



Stratégies collectives de défense contre la souffrance au travail et famille : origine, pérennisation du genre et émancipation

Frédérique Debout

► To cite this version:

Frédérique Debout. Stratégies collectives de défense contre la souffrance au travail et famille : origine, pérennisation du genre et émancipation. Cahiers de psychologie clinique , 2018, Travail et souffrance, 51, pp.79 - 96. <10.3917/cpc.051.0079>. <hal-03897660>

HAL Id: hal-03897660

<https://hal.science/hal-03897660v1>

Submitted on 16 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Stratégies collectives de défense contre la souffrance au travail et famille: origine, pérennisation du genre et émancipation

Frédérique Debout¹.

¹ Psychologue clinicienne et docteure en psychologie. Chercheure associée du laboratoire psychologie clinique, psychanalyse et psychopathologie de l'université Paris V. Membre de l'AISPD (association internationale des spécialistes en psychodynamique du travail).

Introduction

Les rapports sociaux de sexe –le genre– ne sont pas immuables et l’histoire nous le montre bien. Ils peuvent se déplacer mais cela ne peut se comprendre qu’au travers de l’action incarnée de membres de la société c’est-à-dire comme œuvre de leur subjectivité. Pour le comprendre, la clinique de la psychodynamique du travail nous semble particulièrement originale et pertinente. À partir de la référence au travail considéré comme maillon intermédiaire pour comprendre l’intrication du singulier et du collectif, elle s’appuie à la fois sur une théorie sociale considérant que les rapports humains sont structurés par des rapports de domination et sur la théorie du sujet portée par la psychanalyse.

Dans une acception commune, le genre renverrait à un ensemble de références socialement construites sur ce qui caractériserait la femme et l’homme. Mais il n’est pas seulement une description catégorielle et distinctive des deux sexes. Il représente un rapport dynamique d’inégalité et de domination (Hirata et Kergoat, [1988] 2017 ; Molinier, 2002) au centre duquel se pose la question de la répartition du travail (dont le travail dit « reproductif », domestique et de soin) ainsi que la captation de la valorisation sociale, au travers de son activité, pour les deux sexes.

Selon S. Lelay , citant J. Scott, on peut définir le genre comme une « catégorie d’analyse (...) soucieuse de la dynamique des rapports sociaux structurant la séparation et la hiérarchisation des femmes et des hommes dans une division sexuelle du travail historiquement donnée » (2015, p 106). Cette définition met l’accent sur deux aspects importants : la dimension dynamique du rapport d’une part et son inscription dans une histoire sociale donnée d’autre part. Ces deux points réclament de faire référence à une théorie de la subjectivité engagée dans le rapport social. Car le genre ne désigne pas seulement une question sociale. Il se concrétise par un vécu, la conviction intime d’appartenir à l’un des deux termes du rapport de genre². Il contribue à la constitution de l’identité d’un sujet. La question qui nous occupe est donc double : Comment structure-t-il l’identité et pénètre-t-il la vie psychique singulière ? Comment penser le dynamisme historique de ce rapport de domination ?

² Je ne reviens pas sur les débats sur l’élargissement du nombre de genre. Cf FAUSTO-STERLING Anne (1993): « The Five Sexes », *Revisited Sciences*, 40 : 18-24. Trad Fr. « Les cinq sexes », Editions Payot & Rivages, 2013.

Le lien entre la consolidation de l'identité subjective – armature de la santé mentale- et sa composante sexuée fait l'objet de recherche en psychodynamique du travail depuis les années 80 (Dejours, 1988). Alimentées d'abord par les apports des recherches de sociologues féministes matérialistes ; en particulier D. Kergoat et H. Hirata. Puis, à partir du travail de P. Molinier distinguant les stratégies collectives viriles déjà décrites par C. Dejours, des stratégies collectives de défense propres au travail féminin.

Mais, si l'identité se construit et se consolide dans/par le travail, elle repose aussi sur les relations affectives et la famille. C'est bien l'articulation entre travail et sexualité, entre société et famille, entre espace public et espace privé que la question du genre au travail nous invite à reprendre.

1. Introduction de la question du genre en clinique du travail : la coopération défensive

La psychodynamique du travail est née aux confins de discussions interdisciplinaires entre psychiatrie, psychanalyse et ergonomie d'abord mais elle s'est enrichie des travaux des philosophes et des sociologues. La psychodynamique du travail est l'analyse des enjeux psychiques présents dans la rencontre d'un sujet avec les contraintes de travail (qu'elles soient matérielles, techniques ou sociales). Le travail, loin de se réduire aux résultats produits ou à la stricte exécution de tâches prescrites représente toujours un engagement de la subjectivité en vue de la réalisation d'une tâche pour d'autres et/ou avec d'autres. Il suppose donc en particulier l'articulation, l'harmonisation d'intelligences singulières et cela ne va pas de soi... «Travailler, ce n'est pas seulement produire, c'est aussi vivre ensemble» (Gernet et Dejours, 2009, p29) car l'action d'un sujet dans son travail engage nécessairement les autres. Si la clinique du travail depuis plusieurs années montre que certaines formes d'organisation du travail peuvent déstructurer la solidarité, le lien social et la civilité, elle montre également qu'à certaines conditions, le travail peut représenter un lieu privilégié d'accroissement de la subjectivité et de la culture. Il est ainsi incontournable sur le chemin de l'émancipation subjective.

Il n'y a pas de travail de pure exécution même quand il est très standardisé. Les procédures ne peuvent jamais être suivies à la lettre en toutes circonstances, les imprévus et variables sont toujours présents. En reprenant la distinction établie par l'ergonomie, le travail désigne le

« travailler » c'est à dire les efforts pour combler l'écart entre le prescrit et le réel. Cet écart se constitue de tous les imprévus qui peuvent survenir (absence du collègue, panne etc.) et qui, parce que nous sommes subjectivement engagés et affectés par ces obstacles, nous amènent à mobiliser notre intelligence.

Ce réel, nous le rencontrons d'abord de manière affective : c'est parce que nous sommes affectés par la situation que nous nous mobilisons. Cet affect se fait connaître par des sentiments désagréables (échec, frustration etc.). Il s'agit d'un affect en attente d'un traitement (qu'on le dépasse, qu'il disparaisse etc.) : ce que la psychodynamique du travail nomme « souffrance ». Cette souffrance ordinaire n'est pas synonyme de maladie mais va de pair avec la normalité (Dejours, 2003). Elle peut être transformée en plaisir et en accomplissement de soi via la conquête d'habiletés d'abord (tact, sensibilité, maîtrise, disponibilité etc.) et la reconnaissance de ces habiletés ensuite. Pourtant, même quand on s'accomplit dans son travail, il reste toujours une part de cette souffrance qui doit faire l'objet d'un traitement par des défenses (individuelles et/ou collectives). Et c'est dans l'investigation des enjeux intra-subjectifs du travail, des liens entre santé mentale et travail compris à l'aune de la dynamique entre souffrance et plaisir que la discipline a engagé une discussion avec la sociologie féministe matérialiste des années 70.

Encouragées par la deuxième vague du féminisme des années 1970, ces sociologues du travail se sont attachées à démontrer que la situation différente des hommes et des femmes face au travail n'est pas la conséquence de caractéristiques biologiques mais de construits sociaux. Par ailleurs, les divisions sociales en fonction du sexe ne s'expriment pas en terme de différences –a fortiori naturelles– mais en terme de rapport c'est-à-dire qu'elles se structurent autour de la domination de l'un sur l'autre, dans un rapport inégalitaire.

Une masse de travail très importante consistant à prendre soin d'autrui et de l'environnement de vie est effectuée gratuitement par les femmes pour d'autres et toujours au nom d'une nature prétendument féminine. Ce qu'elles décrivent comme un rapport d'exploitation relève d'un déterminisme social c'est à dire ne relevant ni de la biologie ni de la vie érotique. Ces travaux ont ainsi permis de considérer l'organisation et l'exécution des tâches domestiques comme un travail. Ils font apparaître une répartition et une division des tâches et vont même plus loin en considérant que **toute analyse du travail dans le champ social implique de prendre en compte son articulation avec le « travail domestique ».**

En s'appuyant sur ces travaux, Pascale Molinier a construit des recherches en psychodynamique du travail à partir de la clinique du travail des infirmières en premier lieu et elle a repris l'analyse de ce qui est sans doute la pierre angulaire de la discipline : les stratégies collectives de défense dont C. Dejours avait souligné qu'elles s'appuient sur ce qu'il nomme « virilité » ou « masculinité sociale ».

En effet, les analyses cliniques du travail depuis les années 70 ont montré que la lutte contre la souffrance normale, non pathogène, ordinaire passe par une **coopération défensive** (Dejours, 1980) **qui engagent une transformation de la subjectivité**, nécessaire à la consolidation de l'identité, socle de la santé mentale. Décrites pour la première fois pour les métiers dans lesquels le travail se fonde sur la nécessité première d'empêcher la survenue de la peur, **les stratégies collectives de défense dites « viriles » ont pour fonction d'opposer un déni à la réalité du danger encouru (et donc à la vulnérabilité face au danger)**—quitte à passer par des conduites au premier regard insolites, à l'exaltation de valeurs associées à la virilité et reposant parfois sur la surenchère du risque. Elles sont dites « viriles » parce qu'elles sont structurées autour des signes extérieurs de la virilité (courage, force etc.). Tout en empêchant la survenue de la peur au cours du travail, elles contribuent à l'anesthésie du sens moral. C'est l'analyse que développe C. Dejours autour du « cynisme viril » des cadres (Dejours, 1998) ou plus largement, des dirigeants. C'est au nom de la virilité que le mal commis - non pas en raison de caractéristiques biologiques ou de traits de personnalité mais en vue de la réalisation du travail et en défense contre la souffrance éthique - par ceux qui sont *en responsabilité* est passé sous silence, voir banalisé et naturalisé.

En outre, les stratégies collectives de défense se structurent autour d'un ensemble de conduites élaborées et entretenues collectivement permettant la sélection des novices. Celui qui ne peut pas ou refuse ces conduites aurait bien du mal à intégrer le collectif... et à travailler ! Elles servent à la fois la **préservation de soi dans le travail et la poursuite du travail** (tel que défini par les règles de travail et les règles de métier) mais pour cela, elles s'appuient sur un travail subjectif, intrapsychique singulier. Prendre place dans le collectif de travail —et bénéficier alors du sentiment d'appartenance sociale consolidant l'identité— passe donc par la souscription aux stratégies collectives de défense.

Pourtant, P. Molinier (2003) a constaté que tous les collectifs de travail ne se défendent pas en opposant **un déni de perception de la vulnérabilité qui fait souffrir car pour certains, cela serait contradictoire avec l'impératif de poursuite du travail**. Dans le travail de soin infirmier par exemple, le réel de travail c'est la vulnérabilité des corps. Dans ce cas, les

stratégies collectives de défense ne peuvent pas reposer sur un déni du réel de travail mais au contraire, sur sa reconnaissance et son « encerclement » (P. Molinier, 2003) au risque sinon de ne pas servir le travail de qualité. Prendre en charge la souffrance de l'autre confronte à la peur, mais aussi au dégoût intrinsèque à la rencontre avec les symptômes de la maladie, aux souffrances du corps ou à la mort. Le travail infirmier sollicite de façon majeure le rapproché corporel, la manipulation du corps de l'autre, l'engagement de son propre corps dans les soins aux malades. Soigner l'autre, « prendre soin » (le Care) implique donc également la reconnaissance de la vulnérabilité en soi.

Mais illustrons cela par un exemple : le travail en psychiatrie. Travailler en psychiatrie confronte les soignants, entre autre chose, à l'incurie des patients et donc aux odeurs nauséabondes. Et bien le traitement de l'odeur dans les collectifs infirmiers et médicaux n'est pas le même... Les infirmiers ont besoin de rester sensibles aux odeurs des patients pour pouvoir guider leur travail et mettre en œuvre des actions différenciées (l'odeur liée au manque d'hygiène n'est pas la même que celle d'un début de gangrène, ni celle d'une plaie infectée, ni celle de l'acidocétose etc.). Le développement de ces habiletés sensibles (sentir et distinguer) est nécessaire au travail infirmier dont le « cœur de métier » reste les soins dits de « nursing », les soins du corps. Il faut donc rester sensible au corps de l'autre. Cela n'est pas vrai de la même manière du côté des médecins. Ils sont confrontés aux mêmes odeurs mais leur réel de travail est différent de celui des infirmiers. Ils n'ont pas directement en charge les soins du corps mais la symptomatologie psychopathologique. En consultation, ils doivent pouvoir rester attentifs, concentrés sur ces symptômes-là (délire ou non et de quel type, hallucinations ou non et de quel type, troubles ou non de la pensée etc.) et pour cela, les odeurs, qui peuvent gêner le maintien de l'engagement subjectif, peuvent être déniées. Un certain nombre des médecins avec lesquels je travaille disent ne pas sentir l'incurie de leur patient. Elle leur est rapportée par les infirmiers et aides-soignants. Non pas parce qu'ils auraient un déficit de sensibilité olfactive mais bien parce que ce qui résiste fait ici l'objet d'un déni... et pour le coup d'une « délégation » sur le corps infirmier !

Si les stratégies collectives de défense portent la marque du genre, ce n'est pas en raison du sexe biologique des individus composant le collectif de travail : Si les infirmières sont « bavardes », ce n'est pas parce qu'elles sont des femmes mais bien parce que le travail le réclame. Parce que pour travailler et bien travailler, il faut parler et circonscrire le réel de travail. D'ailleurs, même si la profession médicale se féminise, elle reste tout de même structurée par des stratégies collectives de défense de type viril.

Parce qu'elles servent à la fois la préservation de soi **ET** la poursuite du travail, c'est bien le réel du travail qui détermine le genre des stratégies collectives de défense, exigeant alors des individus des transformations subjectives singulières (Dejours, 2010). Elles engagent et nécessitent des remaniements subjectifs et pour cette raison, elles ne peuvent pas être circonscrites au seul cadre de l'atelier, du service ou du bureau. Elles s'appuient même sur la coopération de l'espace privé, sans laquelle leur stabilité est mise en cause, entraînant avec elle celle de l'identité, socle de la santé mentale du sujet lui-même (Bensaïd, 2010).

2. Stratégies collectives de défense et remaniements subjectifs singuliers

«La virilité pourrait se définir comme un ensemble de comportements, d'interdits, de non-dits, de valeurs, d'attitudes, de discours stéréotypés etc. qui s'articulent en véritables systèmes idéologiques centrés sur le courage et la force» (Dejours, 1988, p104). Elle s'incarne indépendamment du sexe biologique. Il y a bien une incarnation au féminin de la virilité³. Fondées sur la nécessité de mettre hors du champ de la pensée consciente ce qui peut empêcher le travail – la peur et la vulnérabilité au danger-, ces stratégies collectives de défense de type viril réclament le concours de tous y compris dans la sphère privée car c'est dans la sphère privée que la vulnérabilité s'expose à tous et réclame une prise en charge. Les stratégies collectives de défense viriles s'appuient donc sur ceux qui sont prioritairement assignés à la prise en charge de cette vulnérabilité, c'est-à-dire aujourd'hui dans nos sociétés majoritairement les femmes. On pourrait alors pointer des éléments de compréhension quant à la détermination sociale de comportements virils dans la famille, des conduites que l'on pourrait qualifier de machisme ordinaire, voir une étiologie des violences intrafamiliales. **Ce déterminisme social dans la famille ne trouve son origine ni au sein de la famille elle-même ni dans la biologie mais bien dans l'organisation sociale du travail.** Il faut insister sur ce point. **C'est moins la famille qui est à l'origine du genre (et des stéréotypes sexués) que l'organisation sociale du travail qui pénètre et structure la famille.** Car la coopération de la famille est indispensable pour soutenir les stratégies collectives de défense et ainsi conjurer le risque de déstabilisation identitaire qui peut être au rendez-vous de l'engagement dans le travail.

³ Le personnage d'Emilie Tesson Hansen dans le film *Corporate* de N. Silhol et N. Fleureau par exemple en est une illustration

«La virilité est en fait une construction défensive, produite collectivement par les hommes pour maîtriser la peur face au danger dans les métiers à risques de la navigation ou du bâtiment jusqu'au métier des armes. La muliébrité au contraire célèbre le renoncement, la disponibilité face à la volonté de l'autre, et la vocation à servir. C'est le produit d'une stratégie de défense contre la souffrance imposée par les contraintes parfois exténuantes du travail domestique.» (Dejours, 2016, p23). C. Dejours a proposé le terme de « muliébrité » pour décrire un ensemble de conduites par lesquelles une femme tente d'éviter les représailles dont elle pourrait faire les frais si elle ne se conformait à la soumission attendue des femmes, nécessaire dans la stabilisation des stratégies collectives de défenses viriles. La muliébrité serait donc secondaire à l'épreuve de la virilité et défensive.

Du point de vue singulier, l'identité est une construction et sa stabilité, l'objet d'une quête permanente. Il faut alors distinguer le masculin de la virilité, le féminin de la muliébrité. L'accession au féminin ou au masculin – dans toutes leurs nuances et déclinaisons identificatoires- constitue ainsi l' *identité sexuelle* d'un sujet. Celle-ci est construite par le sujet lui-même dans la « *traduction* » d'une *identité de genre* fondée sur l'action primordiale de l'adulte au cours des soins infantiles : l'« *assignation de genre* » (Laplanche, [1990] 1999). Mais **pour les deux sexes**, cette construction passe par une confrontation à la virilité en tant qu'elle structure la répartition du travail. La confrontation à la virilité constitue ainsi une étape incontournable de la construction identitaire tout en représentant un risque d'enfermement pour la subjectivité dans une forme non aboutie, non émancipée de l'identité que P. Molinier a proposé d'appeler « *l'identité défensive de sexe* » (Molinier, 2002).

Il convient donc de distinguer trois termes : *identité de genre*, *identité sexuelle* et *identité défensive de sexe*.

Mais, si l'individu désireux de s'intégrer dans le monde du travail est confronté à la virilité et aux idéologies défensives de sexe - quel que soit son sexe biologique - la construction subjective n'est pas symétrique pour les hommes et les femmes. Il semble bien que le parcours conduisant à la construction de *l'identité sexuelle* et la *conquête de l'émancipation subjective* soit plus complexe pour les filles.

En effet, *l'assignation du genre* femme ne se limite pas à des habitus esthétiques ou vestimentaires mais se constitue également de prescriptions sociales en matière de maternalité et de soin à apporter aux plus vulnérables, de soumission aux intérêts de l'autre, au service de la vie... potentiellement contradictoires donc avec la souscription à l'idéal viril, pôle

organisateur du rapport de domination entre les sexes dans l'organisation sociale du travail. De ce fait, l'identité sexuelle des filles se construit entre deux écueils: une aliénation dans la muliébrité d'un côté, une aliénation dans la virilité de l'autre ; le second se soldant par un prix à payer important : un conflit entre *l'identité de genre* construite depuis l'enfance et le conformisme viril (Dejours, 2017).

Par ailleurs, les implications sociales et politiques des empêchements à l'émancipation subjective au féminin ne sont pas les mêmes qu'au masculin. Si «une part de l'identité virile se construit au détriment de l'identité sexuelle des femmes» (Dejours, 1988, p95), l'inverse n'est pas vrai. Et dans la mesure où l'identité de genre se construit depuis les soins primordiaux infantiles -majoritairement assignés aux femmes en raison des intérêts de la virilité - la sexuation au féminin du maternage ainsi que son assimilation à la soumission aux intérêts de l'autre se présentent à l'enfant d'abord comme une évidence. In fine, l'enfermement dans une identité défensive de sexe au féminin – la muliébrité – ne se réalise pas qu'au détriment de l'émancipation de la femme engagée dans le maternage mais également potentiellement au détriment des générations suivantes, par la naturalisation de la domination et la pérennisation des inégalités ainsi transmises. La question de l'organisation des soins et de l'éducation aux enfants se trouve ainsi au cœur de la pérennisation des injustices liées au genre. Ces soins ne relèvent pas seulement du registre de l'autoconservation mais sont gauchis par l'inconscient sexuel de l'adulte (Laplanche, 1987), compromis par la subjectivité de l'adulte - transformée par les rapports sociaux dans lesquels il est pris et surtout par la dynamique entre plaisir, souffrance et défense qui lui rend concrets et intimes ces rapports de domination (Dejours, 2010).

Cette « situation anthropologique fondamentale » telle que l'appelle J. Laplanche (1987) où se déroulent les soins infantiles est inégale et asymétrique : Seul l'adulte s'avance dans ce rapport doté d'un inconscient sexuel qui compromet inmanquablement ses gestes et ses conduites. Et comme nous le disions, elle n'est pas non plus vierge de la marque de la domination qui structure les rapports sociaux. Attrapé par l'excitation pulsionnelle provoquée par le corps à corps avec l'enfant et qui se fait connaître à lui sous forme de plaisir ou de déplaisir, l'adulte plante le sexuel chez l'enfant. Car ce plaisir ou ce déplaisir ressenti marquent les soins au corps de l'enfant et excitent ce dernier à leur tour. La communication est inégale car les « messages d'assignation sociale » (Laplanche, 2003) adressés par l'adulte à l'enfant lors des soins sont d'emblée contaminés ou compromis par des contenus inconscients au pouvoir excitant pour l'enfant qui n'est pas en mesure à ce stade de les décoder. Ces messages sont dits « compromis » ou « énigmatiques ». Commence alors pour l'enfant un

travail de liaison de l'excitation et que J. Laplanche appelle la traduction tandis que l'adulte se trouve lui aussi contraint à reprendre ce même travail psychique de traduction. Au cours de la « situation anthropologique fondamentale », c'est bien le sexuel qui est implanté chez l'enfant mais également la domination sociale qui se constitue comme message énigmatique.

Par ailleurs, le *maternage*, c'est à dire les activités consistant à prendre soin de l'enfant, s'appuie sur des habiletés et des techniques qui ne relèvent pas seulement d'un apprentissage technique ou d'un mimétisme intrafamilial mais d'un « travail de soi sur soi » (Dejours, 2009) qui convoque et transforme la subjectivité dans toutes ses dimensions en amenant l'adulte ici encore à reprendre le travail de traduction des assignations de genre dont cet adulte avait été lui-même le destinataire (Debout, 2016). L'adulte en charge des soins infantiles est donc soumis au travail psychique consistant à « traduire » l'énigme du genre –pour construire son identité sexuelle – à la fois dans la sphère professionnelle (les stratégies collectives de défense l'y poussent) et familiale, dans la relation à l'enfant.

Enfin, quand C. Dejours introduit la notion de « muliébrité », il ajoute un point important : elle ne se construit pas seulement face à la virilité *mais également* face aux contraintes d'un travail spécifique se déroulant dans la sphère privée : le travail domestique. A ce point, il conviendrait, sans doute aujourd'hui d'ajouter la caractérisation d'un autre ensemble de tâches qui se déroulent également dans la sphère privée: ce que j'ai proposé d'appeler le « travail maternel » (Debout, 2016 ; 2017 ; 2018) et qui impose à l'adulte qui s'y est engagé d'autres contraintes – car la famille n'est pas seulement un groupe humain partageant un même lieu de vie. Avançons déjà donc que la non-subversion des rapports de domination de sexe tient aux stratégies collectives de défense viriles d'une part, au déni du travail domestique d'autre part mais également aux enjeux et contraintes entourant le « travail maternel ». Le « travail maternel » n'est pas celui de la mère incarnée dans une femme mais celui accompli par l'adulte maternant, celui qui se prête aux tâches de maternage. Cet adulte qui est en charge d'organiser la coopération des membres de la famille mais aussi d'autres intervenants du champ social (crèches, petite enfance, structures de soin, école etc.) dans les soins et l'éducation de l'enfant. La famille joue un rôle dans la stabilisation de l'identité de l'adulte, si elle ne vient pas mettre en crise celui-ci en introduisant une discordance avec les transformations subjectives requises par les stratégies collectives de défense dans le travail. En effet, l'une des contraintes entourant les soins et l'éducation des enfants au sein de la famille – le travail maternel – consiste à conjurer la violence et à construire puis à maintenir la

coopération entre les membres de la famille. Elle joue ce faisant un rôle non seulement de stabilisation des rapports de domination de sexe mais aussi dans leur pérennisation (au travers de leur transmission vers les générations suivantes).

Le seul fait que les femmes travaillent ne conduit pas à la subversion des rapports de domination de sexe...En effet, la non-subversion des rapports de domination de sexe dans nos sociétés, leur transmission d'une génération à l'autre reste toujours énigmatique... sauf à considérer ces soins comme un travail et donc engageant une coopération autour de l'enfant. Le soin des enfants n'est pas solipsiste ; il engage la construction et le maintien d'une coopération autour de l'enfant avec d'autres acteurs du champ social (soignants, collectivités territoriales, éducation nationale etc.) mais aussi au sein même de la famille. Or la famille se constitue autour de la centralité des liens affectifs et des liens d'attachement.

En matière d'égalité entre les hommes et les femmes, il n'est donc pas seulement affaire de loi ni même d'application de la loi mais bien de travail. Cela signifie qu'il ne faudrait pas conclure de manière simpliste que le seul allongement du congé paternité par exemple permettrait la subversion des rapports de domination de sexe dont les femmes, encore majoritairement aujourd'hui, font les frais. Si on peut proposer des pistes pour penser l'émancipation subjective des femmes d'aujourd'hui et des rapports plus égaux entre les sexes, cela nécessite de s'appuyer sur ce que la psychodynamique du travail a pu identifier comme des leviers de desserrement des stratégies défensives et en particulier l'activité délibératoire.

3. Centralité du travail dans la famille : transmission, pérennisation et déplacement des rapports sociaux de sexe

La famille est l'un des espaces de la transmission intergénérationnelle et, en temps ordinaire, c'est le premier espace de rencontre entre l'enfant et l'adulte. Une famille se caractérise aux côtés des liens affectifs et biologiques, par des rapports intersubjectifs animés par une vie domestique rythmée par des tâches et des obligations quotidiennes et que l'on peut regrouper sous le terme de Care. Le Care peut être entendu comme « Une activité caractéristique de l'espèce humaine qui inclut tout ce que nous faisons en vue de maintenir, continuer ou de réparer notre « monde » de telle sorte que nous puissions y vivre aussi bien que possible. Ce monde inclut nos corps, nos individualités (selves) et notre environnement, que nous cherchons à tisser ensemble dans un maillage complexe qui soutient la vie. » (Tronto et Fisher, 1990).

Accueillir, faire grandir et élever un enfant consiste à faire de lui un futur membre du groupe social et un futur citoyen. Cela nécessite donc de le faire entrer dans la société et l'amener à y prendre une place. L'espace privé, intime et domestique, est le premier lieu de cette construction mais il est aussi pénétré par les rapports sociaux de domination qui structurent la société⁴ précisément parce que les soins infantiles sont prodigués par un adulte. Cette vie domestique est organisée par un adulte qui coordonne l'action de chacun des membres et coopère avec chacun d'eux (mais aussi avec d'autres membres de la société, individus et institutions). Et ce dernier est par ailleurs acteur sur la scène sociale. Il est donc pris par une organisation du travail traversée par des rapports sociaux –notamment de sexe– et dans des stratégies défensives qui ne sont pas neutres vis-à-vis de sa vie psychique et de la vie privée, même s'il n'a pas d'emploi (Dejours, 2011). Les rapports de domination de sexe existent bien dans la famille (Ruddick, 1995) et structurent le vivre ensemble. À son tour, le genre alimente et soutient la division sexuelle du travail (Hirata et Kergoat, 2017). Et s'interroger sur la pérennisation et l'histoire du genre dans nos sociétés exige alors d'accorder une place à ce qui se transmet –et comment s'effectue cette transmission- entre l'adulte et l'enfant.

L'adulte en charge des enfants a donc à tenir à la fois les enjeux et les contraintes du travail dans le champ publique et ceux liés à la prise en charge des enfants, recourant la préservation des liens d'attachement dans la famille, nécessaires à cette coopération autour de ces soins et fondamentaux à la construction subjective des enfants. L'émancipation par le travail de celui auquel incombe le « travail maternel » se heurte ainsi aux limites imposées par le travail maternel lui-même et pas seulement aux limites imposées par le risque de la perte de l'amour de l'autre pour lui-même (Dejours, 2002). Tout l'enjeu du travail maternel est ainsi d'œuvrer au déplacement des rapports de domination sans provoquer de crise ou de rupture. Il ne suffit pas seulement aux femmes de travailler pour s'émanciper des rapports de domination de sexe. Ces derniers trouvent leur origine dans la virilité⁵, traduite par les stratégies collectives de défense. Mais parce que ces stratégies défensives sont nécessaires au travail et qu'elles ont également pour objectif la préservation de soi au cours du procès de travail, c'est-à-dire la

⁴ Allons même jusqu'à dire que les soins infantiles ne sont jamais neutres au regard des rapports sociaux.

⁵ Qui du coup se définit en dehors même du masculin et du féminin (Rivoal, H. « Virilité ou masculinité ? Usage des concepts et leur portée théorique dans les analyses scientifiques des mondes masculins », Travailler. 2017/2, n°38, 141-159

stabilisation de l'identité, elles ne s'abandonnent pas aisément, voir elles peuvent se radicaliser⁶. Lâcher les défenses implique de facto une crise personnelle, un risque subjectif, un chemin sur lequel il est difficile de s'aventurer et dont l'issue reste imprédictible. Or ce que la clinique du travail nous apprend, c'est que la vitalité de la coopération défensive, la non sclérose des collectifs de travail dans des idéologies défensives repose sur la délibération. Les remaniements possibles du genre reposent donc sur l'élaboration de voies différenciées d'incarnation de la masculinité (Rivoal, 2017) – et j'ajouterai de la féminité-, en dehors d'une référence systématique à la virilité dans le travail et la famille.

Les enjeux et contraintes du maternage consistent à préserver la coopération familiale et la santé de ceux qui la composent. Il ne s'agit pas d'une simple conciliation entre les intérêts individuels et collectifs. Penser un horizon rationnel de l'émancipation féminine – car ce sont toujours aujourd'hui les femmes qui sont assignées majoritairement au « travail maternel »- passe par la définition des soins infantiles comme un « travail vivant » (Dejours, 2009) et la prise en compte de la dynamique entre souffrance et plaisir qui l'anime. Cela implique de définir l'émancipation au féminin comme une dynamique engageant un collectif social sur plusieurs générations.

Entre la virilité et la muliébrité, il y a bien une autre voie de construction subjective pour les femmes. Elle se joue dans la possibilité d'œuvrer à la dynamisation des rapports de domination qui structurent la société. L'œuvre au féminin serait la mise en mouvement, vitale à toutes les sociétés humaines, des rapports de domination. Le féminin représenterait une construction subjective reposant sur l'orchestration de la coopération. Et dans cette entreprise, la mise en œuvre de la délibération est une étape majeure car c'est par elle que peuvent se jouer les remaniements, les déplacements des rapports de domination. La féminité créatrice n'est ni le rejet ni le consentement à la soumission mais sa transformation ; une transformation qui ne se pense donc pas l'échelle du seul individu maternant mais qui engage un collectif plurigénérationnel.

Conclusion

Défini comme un rapport de domination entre les deux sexes, le genre ne naît pas de la biologie. En tant que rapport social, le genre advient à l'enfant par l'entremise de l'action de

⁶ Et on pourrait ainsi se demander si ce n'est pas ce qui est à l'œuvre dans les violences intrafamiliales.

soin prodiguée par l'adulte sur son corps. Penser la transmission, la pérennisation et l'histoire du genre nécessite d'accorder une place centrale à la vie psychique singulière de l'adulte et à ce qui se joue dans la relation infantile la plus concrète et la plus matérielle. Dans la mesure où le genre naît dans l'organisation sociale du travail, son intelligibilité réclame d'accorder une place centrale au travail et aux enjeux psychiques qui sous tendent ce dernier, à la coopération et aux stratégies défensives. En raison de la coopération de la famille et de l'espace privé, nécessaire à l'établissement et la stabilisation des stratégies collectives de défense dans le monde professionnel, on ne peut pas traiter des liens entre genre et travail sans accorder une place à la famille ou plutôt aux enjeux entourant la « situation anthropologique fondamentale » et les tâches qui la concrétisent.

J. Laplanche avait déjà affirmé « le primat de l'autre » dans la construction de l'enfant, mais à la suite de ces développements nous sommes contraints d'aller plus loin en considérant le rôle central tenu par le travail réel des parents dans la construction subjective de l'enfant et les destins de celle-ci.

Bibliographie :

Bensaïd, A. (2010) « Apport de la psychopathologie du travail à l'étude d'une bouffée délirante aiguë » in C. Dejours, *Observations cliniques en psychopathologie du travail*, Paris : Presses Universitaires de France, 47-56

Debout, F. (2016), «Le soin: du maternage au travail maternel. Contribution de la psychodynamique du travail à la psychopathologie des psychoses dissociatives chez l'adulte », Thèse de psychologie, Paris, CNAM.

Debout, F. (2017) «Du maternel au travail maternel. L'originare, une question politique?», *Dialogue*; 215, 125-137

Debout, F., « Violence meurtrière à l'adolescence et travail maternel. A propos du livre de Lionel Shriver, *We need to talk about Kevin* » pour la *Revue Adolescence*. Numéro « Femme et délinquance ». 2018/1. T 36, n°1, 195-212

Dejours, C. (1980) *Travail, usure mentale*. Paris: Bayard, 2008.

Dejours, C. (1988) «Le masculin entre sexualité et société» in *Adolescence*, 6, 1, 89-116

Dejours, C. (1998) *Souffrance en France*. Paris : Seuil.

- Dejours, C. (2002) «Les rapports domestiques entre amour et domination», in *Travailler*, 2002/2, n°8, 27-43
- Dejours, C (2003) Réhabiliter la normalité, *Le passant ordinaire, l'homme normal*, juin-septembre 2003.
- Dejours, C. *Travail vivant*, Tome I. Paris : Payot, 2009.
- Dejours, C. (2010) « Centralité du travail et théorie de la sexualité » in *Observations cliniques en psychopathologie du travail*, 73-108
- Dejours, C. (2011) « Virilité » in ss dir. MARZANO, M. *Dictionnaire de la violence*. Paris : PUF, 1429-1434
- Dejours, C. (2016) «Psychodynamique du travail et politique: quels enjeux?», in *Travailler*, 2016/2, N°36, 75-90
- Dejours, C. (2017) « Aide à la traduction et assignation de genre à l'adolescence » in ss dir. Dejours C. et Tessier H., *Laplanche et la traduction : une théorie inachevée*. Paris : Presses Universitaires de France, 2017, 233-247
- Gernet, I. et Dejours, C. (2009) «Évaluation du travail et reconnaissance » in *Nouvelle revue de psychosociologie*, 2009/2, n°8, 27-36.
- Hirata, H. et Kergoat, D. «Rapports sociaux de sexe et psychopathologie du travail» in *Travailler*, 2017/1, n°37, 163-203
- Laplanche, J. (1987) *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*. Paris : Presses Universitaires de France, 2008.
- Laplanche, J. ([1990] 1999), Implantation, intromission In *Le primat de l'autre en psychanalyse. Travaux 1967-1992*. Paris, Flammarion, 355-358
- Laplanche, J. Le genre, le sexe, le sexual. *Libres Cahiers pour la Psychanalyse, Sur la théorie de la séduction*, 2003, pp. 69-103.
- Le Lay, S. (2015) « Etre éboueur-e à Paris » in *Travail, Genre et société*, n°33, 105-121
- Molinier, P. (2001) «Virilité défensive, masculinité créatrice», in *Travail, genre et sociétés*, 2001/1 (n°3), 25-44
- Molinier, P. (2002) «Féminité sociale et construction de l'identité sexuelle: perspectives théoriques et cliniques en psychodynamique du travail», *L'orientation scolaire et professionnelle*, 21/2, 2002, 565-580
- Molinier, P. *L'énigme de la femme active. Egoïsme, sexe et compassion*. Paris : Petite Bibliothèque Payot, 2003.

Ruddick, S. (1995) «Injustice in Families: Assault and Domination» in HELD, V. (ed.) *Justice and Care*. Boulder: Westview Press, 213-214.

Tronto, J. & Fisher, B. Toward a Feminist Theory of Caring in ABEL, E. & NELSON, M. *Circles of Care*. Albany: SUNY Press, 1990.

Résumé:

Le genre se définit comme un rapport social de domination entre les sexes historiquement et socialement situé et au centre duquel se pose comme enjeu la question du travail. Cette question concerne dans une actualité médiatique et politique vive les cliniciens de la vie psychique et du travail comme les chercheurs, les entreprises et les institutions, les politiques. Si ce rapport de domination est remis en cause depuis déjà plusieurs décennies, il ne disparaît pas. L'argumentation de cet article, fondée à la fois sur la psychodynamique du travail et la psychanalyse laplancheienne propose des hypothèses permettant de penser la pérennisation des rapports sociaux, leur transmission dans la famille ainsi que la manière dont ils participent de la construction subjective des enfants.

Mots clés: Travail – Genre – Famille – Soins – Domination

Summary

The Gender defines itself as a social relationship of domination between the sexes historically and socially situated and in the center of which arises as stake the question of work. This question concerns in lively media and political current events the clinicians of the psychic life and work as the researchers, companies and institutions, the politics. If this social relationship of domination is questioned for already several decades, but neither is it disappearing The argumentation of this article, based at the same time on the psychodynamics of work and psychoanalytic theory of Laplanche, proposes hypotheses allowing to think of the perpetuation of the social relationships, their transmission in the family and the way they participate in the subjective construction of children

Key words : Work – Gender – Family – Care - Domination